

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 41

Artikel: Comment on passait le jour du Jeûne autrefois
Autor: Desbois
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lège cantonal pour s'installer dans le bâtiment de l'ancien hôpital, rue Fabre. Malgré ses dimensions, ce bâtiment est aujourd'hui trop exigu. Une partie des classes sont installées dans un immeuble de la rue Curtat, tandis que les ateliers occupent l'ancienne Tonhalle, rue de la Caroline, où ils se trouvent déjà à l'étroit.

Pendant ses soixante ans d'existence, l'Ecole a eu huit directeurs.

A l'origine, la direction a été confiée au président de la Commission d'inspection de l'Ecole, M. le Dr *Auguste Verdeil*. Le 25 octobre 1841, un Directeur a été donné à l'Ecole en dehors de la Commission, en la personne de M. le professeur *Samuel Mercanton*. Son règne a été de six ans, jusqu'à la clôture de l'Ecole, en octobre 1847.

C'est à M. *Jules Marquet* qu'est échue la tâche de créer à nouveau l'Ecole, en 1849. Sa direction a été de courte durée, mais a marqué d'une empreinte puissante les destinées de l'Ecole. M. Marquet a dirigé l'Ecole d'avril 1849 au 24 décembre 1852.

M. le pasteur *Albert Secretan-Bridel* lui a succédé du 24 décembre 1852 au 28 avril 1854, soit pendant 16 mois.

M. *Georges-Henri Borgeaud* a pris la direction de l'Ecole le 28 avril 1854 et l'a conservée jusqu'aux premiers jours de février 1870, soit pendant 16 ans. C'est lui qui a travaillé avec persévérance à la création de l'Ecole cantonale et qui a présidé à son installation.

M. *Samuel Cuénoud* a dirigé l'Ecole du 8 février 1870 au 15 octobre 1874.

M. *Louis Roux* a été à la tête de l'Ecole du 16 octobre 1874 au 12 mai 1882.

Enfin, son frère, M. *Félix Roux*, préside, avec l'activité et l'intelligence qu'on lui connaît, aux destinées de l'Ecole depuis le 13 mai 1882, soit depuis plus de 15 ans.

N'oublions pas les concierges. Au risque de blesser l'amour-propre de Messieurs les professeurs, on peut affirmer que dans la vie et surtout dans le souvenir des élèves, certains concierges de l'Ecole ont occupé une place prépondérante. Le *taille* de la mère Pamblanc et les gronderies du père Ancel ont fait l'objet de bien des rappels de souvenir dans la Fête du Bois du 25 septembre.

En 60 ans, l'Ecole a eu quatre concierges seulement : M. *Bernard Vogel*, de novembre 1837 à mars 1843; M. *Charles Pamblanc*, puis sa femme, de mars 1843 à décembre 1870 (près de 28 ans); M. *Henri Ancel*, puis Madame Ancel, de mars 1871 à septembre 1892; enfin, M. *Jean Engel*, depuis septembre 1892. Puisse-t-il avoir longue carrière et bon courage, comme ses prédécesseurs. C'est par ce vœu que nous terminons.

S. CUÉNOUD.

Comment on passait le jour du Jeûne autrefois.

Nous avons eu le plaisir de lire l'intéressante brochure : *Au bon vieux temps des diligences*, et elle nous a fait penser à bien des choses que nous ne reverrons plus les mêmes, à commencer par le jour du Jeûne, qui a perdu pour jamais son imposante solennité.

Où sont les Jeûnes du bon vieux temps ?

Des souvenirs lointains nous rappellent que nos pères avaient l'habitude, dès le samedi, de se préparer à la cérémonie du lendemain. L'ordre se faisait partout, et lorsque le soir arrivait, les rues étaient balayées, un silence inaccoutumé descendait dans les maisons, et les visages prenaient un air grave qu'ils n'avaient pas les autres jours. On couchait les enfants de bonne heure, on éteignait les verrières plus tôt que d'habitude, et le père et la mère, avant de se livrer au repos, se souvenant de leurs sentiments religieux, lisaient un chapitre dans la Bible et un autre dans la *Nourriture de*

l'âme. Puis on s'endormait, avec recueillement, non sans que la ménagère ait envoyé une dernière pensée aux choux et au jambon traditionnels, qu'elle avait préparés et qui attendaient le moment de passer dans la marmite et d'y mitonner ensemble.

Le lendemain, personne ne restait tard au lit, car une heure ou moins avant l'appel des cloches; tous devaient être installés dans le temple au risque de n'y point trouver de places. Par précaution, les femmes se munissaient de chaises et de tabourets à travers lesquels le pasteur avait souvent bien de la peine à se frayer un passage. Il n'avait, du reste, jamais l'air d'être ennuyé de cet encombrement qu'une fois par année.

Aussi, persuadé à l'avance qu'il tiendrait enfin une fois tous ses paroissiens réunis, ne manquait-il jamais de préparer un sermon capable de leur inspirer à tous une profonde repentance. En effet, il parlait à peine depuis quelques minutes que les femmes s'essuyaient les yeux, se mouchaient, pleuraient à chaudes larmes, ce qui n'empêchait pas le prédicateur de leur dire jusqu'au bout tout ce qu'il avait sur le cœur.

Le sermon terminé, le régent entonnait le psaume cent-dix-neuf, qui se chantait jusqu'au dernier verset, après quoi chacun s'en allait manger en hâte ses choux et son jambon, puis revenait bientôt pour assister au second prêche — moins sévère, celui-là — fait par le pasteur du village voisin.

Les auberges, avec leurs portes et leurs contrevents fermés, avaient l'air, ce jour-là, de maisons abandonnées; défense était faite d'en franchir leur seuil. Les hommes devaient se contenter de causer entre eux dans la rue en leur jetant peut-être quelques regards d'envie, qui, du reste, n'aboutissaient à rien.

Les femmes se réunissaient en groupes devant leurs maisons, comme les autres dimanches, mais elles avaient en plus une physiologie sérieuse et même sévère. Elles poussaient de temps à autre quelques petits soupirs, tout en souhaitant que celui-ci ou celle-là ait pris sa part du sermon du matin et profité de ce jour de Jeûne pour se corriger de ses défauts.

De leur côté, les enfants n'osaient troubler la paix qui régnait dans le village; ils jouaient sans bruit et faisaient leurs niches à la sourdine.

Enfin la nuit arrivait, portant dans ses ombres une tranquillité plus parfaite encore. Le guet, ce soir-là, eût fait inutilement sa ronde, car les auberges étaient closes, les rues désertes, les lumières éteintes. Aussi, pour une fois, mettait-il de côté la consigne pour dormir sur ses deux oreilles.

Où sont les Jeûnes du bon vieux temps ?...

Ils sont dans le passé, ce grand cimetière des gens et des choses, et, pas plus que les postes et les diligences, ils ne reprendront la place qu'ils ont perdue en obéissant à la loi inexorable qui transforme ou finit tout.

M^{me} DESBOIS.

Le temps.

Chacun a pu remarquer que cette malheureuse pluie, qui semble vouloir nous laisser quelque répit, était tantôt d'accord avec le baromètre, tantôt en contradiction flagrante avec cet instrument. Aussi nombre de gens ont-ils eu mainte fois la tentation d'agir comme ce brave paysan dont le baromètre montait en temps de pluie et descendait les jours de soleil : *Ah ! te ne sâ pas lo teimps que fâ, eh bin, va lo vaire*, lui dit-il. Et d'un tour de main il le lance du quatrième étage sur le pavé !

Mais à quoi attribuer cette interminable série de mauvais jours qui est venue tout à coup assombrir toutes les espérances que nous inspi-

rait l'apparence du vignoble ?... Ainsi qu'on a pu le voir dans un de nos précédents numéros, notre correspondant patois en recherche la cause dans le voyage d'Andrée. Cet intrépide explorateur, arrivé au pôle, ayant voulu griser le tourillon sur lequel se meut notre sphère terrestre, celle-ci, tournant plus vite que de raison, et accélérant sa marche autour du soleil, nous a ramenés les mauvais saints, Pancrace, Pèregrin et leurs complices, en août et septembre de cette année, tandis que si les choses s'étaient passées normalement ils ne nous seraient revenus qu'en mai 1898.

D'autres pensent au contraire que le voyage en Russie de M. Félix Faure a exercé une fâcheuse influence sur la température. On sait d'ailleurs que les voyages de ses prédécesseurs amenaient inévitablement un temps pareil; il suffit de se souvenir de celui de M. Carnot en Savoie.

« Quel effet la présence du président de la République a-t-il produit sur les Savoisiens ? » demandait quelqu'un.

— Il a beaucoup plu.

Telle fut la réponse, et on cite le cas où un journal priait le haut personnage de venir dans tel ou tel département souffrant de la sécheresse. Bref, la légende était bien établie : quand M. Carnot arrivait quelque part, il pleuvait. Or, il a tout autant plu avec M. Félix Faure.

Dans une causerie sur la pluie et le parapluie, l'*Univers illustré* faisant remarquer que ce meuble ne s'accorde pas avec le costume militaire, nous donnait à ce sujet ces curieux détails :

Nos aïeux, qui portaient l'épée, se trouvaient ridicules en déambulant avec l'humble riflard, et c'est sans doute ce qui avait décidé, en 1769, un industriel ingénieux à créer les « Parapluies publics », aux conditions suivantes :

« De par le roi :

« 1^o Les porteurs de parapluies seront enregistrés par signalement, nom et demeure au bureau de la sûreté et chez le sieur Hancre, inspecteur de police.

« 2^o Les porteurs auront une petite lanterne sur la porte de laquelle sera le numéro du parapluie, non pour servir de falot, mais pour reconnaître facilement le porteur et recevoir son paiement.

« 3^o Ces parapluies, qu'on nomme communément parasols (?), sont de taffetas vert, solides, bien conditionnés, et numérotés. »

Bref, on hélaît un parapluie comme aujourd'hui on hèle un fiacre, et les détenteurs n'avaient pas l'excuse de dire qu'ils allaient relayer.

L'évolution dans le service domestique.

S'il est un sujet rebattu dans les conversations entre dames, c'est assurément celui de la difficulté croissante à trouver ou à conserver de bonnes servantes.

Les facteurs de la tension existante entre la classe des travailleurs et celle qui fait travailler sont à chercher dans cette civilisation, qui met à la portée de tous une instruction avancée, créant des égalités de savoir et d'intelligence, dont la conséquence sera le mécontentement de celui qui subit une dépendance, et la disparition, dans un avenir prochain, des vocables *domestique*, *servante*, *valet*, remplacés par celui, supposé moins humiliant, d'*employé*.

Un autre facteur de la crise actuelle réside dans le fait que notre époque tendant à tout socialiser, les liens de famille se sont relâchés, ceux entre maîtres et serviteurs, de même, et le service domestique en a subi comme une dislocation.

Dans l'antiquité, le serviteur naissait et mourait dans la même famille; il en résultait un certain lien du cœur entre eux, et des dévouements rares du côté du serviteur. Dans les temps actuels, on ne parle plus que comme souvenir de la fidèle bonne à tout faire, qui a vu naître son maître et les enfants de celui-ci, et qui sachant sa vieillesse assurée contre l'indigence, se préoccupait davantage de l'intérêt général que du sien propre.